

## Lovecraft et la maîtresse de Crowley

« Soirée étrange. Éric était sorti et j'avais invité Patrick Jusserand à dîner à la maison. À huit heures, j'étais seul et tout à coup me voici dans une obscurité totale. Accident, grève ? [...] La conversation de la soirée, sans doute à cause des lueurs mouvantes des bougies, avait abordé le fantastique. J'avais raconté à Patrick ma découverte des histoires de Lord Dunsany en 1919 à Charlottesville, et son influence sur Lovecraft. Patrick connaît Lovecraft et le monde imaginaire qu'il a su créer, j'allais dire comme sa poche, ce que je ne lui souhaite pas ».  
(Julien Green, *Journal*, 1990)

Howard Phillips Lovecraft ne fut jamais affilié officiellement à la Golden Dawn. Mais nous pouvons dès maintenant tenir pour certain qu'il lui appartient comme quelqu'un qui reconnaît l'influence de ses maîtres et se laisse imprégner par leurs sortilèges.

À l'évidence, Lovecraft doit une partie de la révélation de son propre talent à l'écrivain affilié Arthur Machen. On retrouve ainsi chez Lovecraft des mythes empruntés à l'œuvre de Machen, comme le dieu « Nodens », par exemple :

« Au grand Nodens, le dieu de la grande profondeur ou de l'Abîme » (A. Machen, *Le grand dieu Pan*) qui a son pendant avec un « Nodens le chenu, Seigneur du Maître Abîme, qui vit de toute éternité » (Lovecraft, *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*).

On peut aussi constater que Lovecraft introduisit dans trois de ses nouvelles <sup>1</sup> le personnage d'Arthur Edward Waite, membre éminent et non fictif de la secte, effectivement auteur d'un livre sur la magie noire « faisant autorité ».

À noter, également, la citation significative d'Algernon Blackwood, écrivain et membre de la GD, que Lovecraft a placée au début de son récit *L'Appel de Cthulhu* :

« De telles grandes puissances, ou de tels êtres, il est concevable qu'il y ait eu une survivance... une survivance d'une période infiniment lointaine où... la conscience se manifestait, peut-être en apparitions et en formes qui se sont depuis longtemps retirées devant la marée de l'humanité... des formes dont seules la poésie et la légende ont gardé un souvenir fugitif et auxquelles elles ont donné les noms de dieux, de monstres, d'être mythiques de toutes sortes et de tous genres. »

On admettra une parenté de thème évidente entre les deux auteurs, d'où le choix de la citation par Lovecraft, conscient de ce lien de pensée. On pourrait encore aller plus loin dans l'ordre des accointances en rapprochant certaines formules de *L'Appel de Cthulhu* du langage énochien employé au sein de l'Aube Dorée. À l'invocation lovecraftienne « Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn » répond en écho la langue énochienne : en effet, dans la langue des Grands Anciens comme dans la langue d'Énoch, les consonnes consécutives sont nombreuses. Ce qui obligera, dans le cadre de la ritualisation des formules énochiennes, un des membres de la secte, Aleister Crowley, à sonoriser quelque peu le langage énochien en interpolant des voyelles dans le magma des consonnes pour en faciliter la prononciation. Un autre indice doit retenir notre attention : Lovecraft fait référence à John Dee comme un traducteur hypothétique du controversé

---

<sup>1</sup> *L'affaire Charles Dexter Ward, Le Cauchemar d'Innsmouth et Le monstre sur le seuil*

*Nécronomicon*. Or, John Dee est celui qui fit connaître au monde l'énochien ; le fait que Lovecraft le cite implique qu'il avait également connaissance de ses travaux sur le « langage des anges ». Ainsi, « blabla cthulhuloïde » et énochien seraient de même inspiration. Et l'équation Dee + énochien + Lovecraft se résout en un terme : l'enseignement occulte de la GD. Mais encore faut-il ajouter que le reclus de Providence fera l'expérience dans la chair des mystères de l'Aube Dorée... Cette dernière déclaration intrigante restera pour l'instant vague. Nous vous donnerons, cher lecteur, un peu plus loin dans notre étude, la clef de l'énigme énoncée.

Mais pour en revenir aux preuves scripturaires du lien entre Lovecraft et la science de la GD, voyons plus précisément ce que l'auteur du mythe de Cthulhu avoue avoir reçu des maîtres de l'innommable :

« Parmi les écrivains vivants qui ont traité l'horreur cosmique d'une manière parfaite, il en est peu qui puissent rivaliser avec le versatile Arthur Machen, auteur d'une douzaine de récits, longs et courts, dans lesquels l'horreur latente et la terreur insidieuse possèdent une réalité et une acuité presque incomparables. »<sup>2</sup>

C'est en effet dans un essai qu'il consacre à l'étude de la genèse de la littérature fantastique d'horreur que Lovecraft rend cet hommage dithyrambique à Machen. Nous verrons sous peu par le détail l'analyse d'une œuvre de Machen par Lovecraft. C'est encore dans son essai *Supernatural horror in literature* que Lovecraft nous livre les informations capitales suivantes concernant ses connaissances occultes :

« Le Livre d'Énoch et les Claviculae de Salomon illustrent bien le pouvoir du fantastique sur l'esprit des Orientaux, et c'est sur de telles choses que se formèrent des systèmes et des traditions dont l'écho est parvenu, obscurément, jusqu'à nos jours. »

Ici, les références au *Livre d'Énoch* et aux *Clavicules de Salomon* renvoient directement aux enseignements de la GD : à savoir, les magies énochienne et séphirothique.

L'illustre livre apocryphe et le dangereux ouvrage de kabbale sont sans conteste les deux titres fondamentaux de toute bonne bibliothèque que se doit de constituer un adepte de la secte digne de ce nom ! Et Lovecraft de les citer comme bases légendaires historiques du récit d'horreur cosmique... Plus singulièrement encore, ce qui doit retenir notre attention, c'est l'assurance du propos de HPL quand il nous renseigne sur le prolongement de telles croyances et pratiques « jusqu'à nos jours ». Croyances et pratiques qui auraient survécu sous forme de systèmes et de rituels. Et cet « écho est parvenu » à résonner au cœur d'une société secrète. La GD apparaît alors comme le centre de ce dépôt. La démonstration serait certes parfaite si Lovecraft avait nominativement mentionné l'Aube Dorée. Cependant, cette lacune, dans l'argumentation visant à relier HPL à la GD, n'offense pas notre raisonnement : nous verrons, ultérieurement, qu'un événement majeur en plein cœur de la vie du maître du fantastique compense en pertinence largement cette carence apparente. Cet événement, vous en conviendrez alors, abat d'un seul coup le rempart de toutes les préventions intellectuelles. Lovecraft fut bel et bien initié aux connaissances secrètes de la GD !

Mais reprenons avec Machen. Voyons en quoi cet ancien de la GD peut nous aider à comprendre Lovecraft. Si nous voulons discerner au mieux les contours insolites de l'œuvre lovecraftienne et plonger au cœur de son inquiétant onirisme, ce sont les secrets de la secte qu'il nous faut interroger. Et sur ce point précis, sans en révéler la teneur exacte, Machen n'en qualifie pas moins les pratiques de ses membres d'aberrantes. Elles sont contre-nature, violant l'ordre établi

---

<sup>2</sup> H.P. Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*, 1926 (trad. par J. Bergier et F. Truchaud)

gardien des mystères célestes. On sent que l'auteur du *Peuple blanc* a été effaré par ce qu'il a expérimenté au sein de l'Aube Dorée. Or ce qu'il dénonce, c'est très exactement ce qui se passe dans les récits de Lovecraft...

Mais ici, dans le dialogue du *Peuple blanc* mis en place par Machen, ce n'est pas Lovecraft qui est directement visé, mais un dénommé Crowley, Aleister Crowley, un des monstres les plus déments que la secte de la GD ait engendré. Son nom d'adepte était *Frater Perdurabo*.

« Né le 12 octobre 1875, Aleister Crowley est issu d'une famille aisée, mais protestante intégriste [Darbyste], ainsi sa jeunesse sera-t-elle marquée par une vie facile, mais en même temps extrêmement étreinée du fait des croyances de sa famille. Dès sa majorité, Aleister Crowley, qui a hérité d'une partie de la fortune de son père décédé entre temps, rompt avec son milieu. Il s'inscrit un temps à Cambridge et il vit une vie d'esthète débauché, consacrant son temps aux amours féminines et masculines, à la poésie décadente, aux drogues hallucinogènes, aux voyages lointains (Russie, Indes, Ceylan, Vietnam, Chine, Mexique, etc.), à l'alpinisme, à l'engagement politique pro-irlandais, etc. Dans le même temps, Alesteir Crowley découvre l'occultisme à travers l'Aube dorée. [...] En 1904, au Caire, sa vie bascule. Une entité supra-humaine lui révèle le Livre de la Loi, un texte d'essence nietzschéenne qui annonce l'arrivée d'une nouvelle ère. »<sup>3</sup>

Et ce *Livre de la Loi* peut se résumer en une formule : « Fais ce que tu veux sera toute la loi ». C'est « la loi des forts ; c'est notre loi et la joie du monde. »<sup>4</sup> « Il n'est de Dieu que l'homme. »<sup>5</sup> Et sachez que « le mot Péché est Restriction. » Aussi « rassasiez-vous d'amour à votre gré comme vous le voulez, quand, où et avec qui vous le voulez. »<sup>6</sup>

Il faut ici préciser que Crowley fut initié au yoga tantrique (sans jeu de mots) lors de ses voyages en Orient, et qu'il dévora la *Magia sexualis* de Pascal Beverly Randolph. Crowley apparaît comme un obsédé d'un genre particulier, où magie et sexe s'accompliraient de concert. Il est incontestable qu'il puisa amplement dans le texte de Randolph et dans les écrits de Maria Naglowska pour nourrir sa frénésie de pouvoirs.

Pilleur, certes, mais expérimentateur avant tout. La voie sexuelle de la magie devient vite sa marotte :

« Crowley croit que pour atteindre des niveaux supérieurs de conscience on peut utiliser des techniques permettant « le passage de seuils » par l'atteinte d'états physiques et psychiques inhabituels. D'où son usage, à des fins magiques, de l'alcool, de la drogue et des rapports sexuels. Crowley a écrit : « l'excitation sexuelle est seulement une forme dégradée de l'extase divine », l'obtention de cette extase par le coït, par ce qu'il nomme « l'union intime avec son propre opposé », permet la reconstitution de l'androgynie, du Rébis primordial, et l'orgasme peut provoquer chez les partenaires un passage de seuil soudain, une illumination subite. Dans cette optique, les amants s'identifient mutuellement à des divinités. Ainsi, Crowley se voulant « la bête 666 » ses partenaires devenaient naturellement la « femme écarlate » de l'Apocalypse de Jean. »<sup>7</sup>

Les femmes disciples étaient peintes de la marque de la Bête et l'union consacrée, résultat logique d'un tel mysticisme blasphématoire, à la conception du supposé et très attendu futur Antéchrist ! Toujours suivant cette logique démente, la femme en question devait être, entre autres signes et critères recherchés, de race juive...

---

<sup>3</sup> Christian Bouchet, *Un mage méconnu : Aleister Crowley*, in *L'Originel* n°3, 1995

<sup>4</sup> *AL.*, II.21

<sup>5</sup> *Liber 777*

<sup>6</sup> *AL.*, I.51

<sup>7</sup> Charles Antoni, *Entretien avec le Frère Marcion*, in *L'Originel* n°3, 1995

Vous devez vous dire que nous nous éloignons beaucoup de Lovecraft et de la genèse de son œuvre. Encore un petit peu de patience et tous les wagons vont se raccrocher et s'aligner d'un coup !

En 1918, Crowley se rend à New York, où il s'emploie activement, petite vanité chez un grand mage, à imposer son nom dans le monde littéraire. Rappelons toutefois que tous ses livres ne sont que des plagiats : Randolph, qui était métis, à son insu fut le nègre de la Bête ! S.L. Mathers pour la *Goetia*, Allan Bennet pour le *Liber777*, et Richard Burton avec son *Kasidah* pour la doctrine de la « Vraie Volonté » auraient été pillés sans vergogne. Sans oublier Rabelais et sa fameuse devise de Thélème. Quoi qu'il en soit, Crowley, une fois sur place, collabore à *The International* et à *Vanity Fair*. Au même moment, Sonia Greene, une jeune émigrée juive énergique et bien faite de sa personne, ambitionne de percer dans le domaine élitiste des lettres. Pour ce faire, elle se met à fréquenter un salon de lecture, le *Walker's Sunrise Club*. C'est là qu'elle va rencontrer la Bête. Sollicité pour donner une conférence sur la poésie moderne, on imagine, un peu pantois, l'énergumène offrant à goûter à son auditoire quelques-unes des rimes sordides de son *Hymne à Pan*. Et la conférence tourne à la séance d'évocation de l'esprit enfouis au fond des forêts hostiles :

*« J'ai tressailli de désir et je me suis senti des ailes  
Iô Iô Pan ô Pan !*

*[...]*

*Le Silène, – toi qui chez les dieux est le maître de la danse.*

*[...]*

*Tressaille de la convoitise ailée de la lumière,  
Ô homme ! ô toi qui est mien !*

*Viens dévalant la nuit*

*Iô Pan ! Iô Pan ! Viens dessus la mer*

*De Sicile et d'Arcadie !*

*Errant comme Bacchus, avec des faunes et des léopards,*

*Et des nymphes et des satyres pour ton cortège,*

*Sur un âne à la blancheur de lait, viens dessus la mer*

*Jusqu'à moi, à moi,*

*Viens avec Apollon en arroi de noces*

*(Pastoresse et Pythonisse)*

*Viens avec Artémis, celle qui est chaussée de soie,*

*Et baigne ta blanche cuisse, Dieu de beauté,*

*Dans la clarté lunaire des bois, sur le mont altier,*

*Sur le friselis de source de la fontaine d'ambre !*

*Plonge la pourpre d'une prière passionnée*

*Dans le recès grand-rouge, dans le lac écarlate,*

*Dans l'âme qui tremble aux yeux du ciel*

*De suivre l'erre de ton désir plaintif*

*[...]*

*Iô Pan ! Iô Pan !*

*Démon ou dieu, viens à moi, viens à moi,*

*Toi qui es mien, ô homme !*

*Viens avec des trompettes au son strident*

*En haut de la colline !*

*Oh viens avec des tambours au sombre roulement,*

*Laisse là la source !*

*Viens avec la flûte et le chalumeau !*

*Suis-je prêt ?*

*Moi qui attends et me torture et lutte  
Avec l'air qui n'a nul rameau où accrocher  
Mon corps, rompu de cette étreinte vaine,  
Fort comme le lion et vif comme l'aspic  
– Viens, oh, viens !*

*Je suis recru*

*De la volupté secrète des demeures démoniaques. »<sup>8</sup>*

Thème étrange que celui de Pan, qui hante les membres de la GD. Crowley n'est pas le seul à frémir à l'évocation de ce « dieu des forêts ». « Le même message se retrouve chez Arthur Machen, dont on peut considérer qu'il fut le mentor de Lovecraft. Dans *Le grand dieu Pan*, quelle est donc l'abomination que les légendes cachent sous le terme de Pan ? »<sup>9</sup>

D'après Lovecraft, « l'œuvre fantastique d'Arthur Machen la plus connue est sans doute The great god Pan (1894), qui raconte une terrible expérience et ses conséquences. Une jeune femme, à la suite d'une opération du cerveau, voit le dieu monstrueux de la Nature et en devient idiote, pour mourir moins d'un an plus tard. Plusieurs années se passent, puis une enfant étrange, de mauvais augure et semblant différente, Helen Vaughan, est placée en pension dans une famille qui habite la campagne du pays de Galles. Elle se met à parcourir les bois d'une façon inexplicable ; un petit garçon devient fou à la vue de quelque chose ou de quelqu'un qu'il épiait avec elle, une fillette meurt d'une manière atroce dans des conditions analogues. Tous ces mystères sont curieusement entremêlés avec les dieux champêtres romains de l'endroit, représentés par des sculptures antiques. Quelques années plus tard encore, une femme d'une étrange beauté exotique fait son apparition dans la société, cause la mort de son mari en le terrifiant, inspire à un artiste d'inconcevables tableaux de sabbats de sorcières, déclenche une épidémie de suicides parmi les hommes qu'elle fréquente, et finalement se révèle une habituée des bouges les plus noirs et les plus dégradés de Londres, où elle choque même les plus pervers par ses habitudes anormales. En examinant les lettres qu'elle a adressées à différentes personnes à des époques variées de son existence, on découvre que cette femme est Helen Vaughan, qui est la fille d'un père non humain et de la jeune femme qui avait subi l'opération du cerveau. Elle est la fille du hideux Pan lui-même, et finalement elle meurt dans d'horribles transmutations et changements de forme et de sexe, retombant dans les manifestations les plus primitives de la vie. »<sup>10</sup>

Ici, une fructueuse digression s'impose, car le nom de *Vaughan* renvoie de façon cocasse à une affaire très complexe qui agita à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle les milieux occultistes : l'affaire Léo Taxil / Diana Vaughan. On se disputait alors pour savoir si cette Diana Vaughan qui venait de publier ses *Mémoires* (sous forme de brochures parues en livraisons périodiques en 1896) existait bel et bien et si elle avait été, comme elle l'affirmait, grande prêtresse du rite maçonnique luciférien palladique avant de se convertir au catholicisme. Non seulement, il faut noter que Machen donne à son personnage de femme diabolique (dans *Le grand dieu Pan*) le nom de Vaughan, mais il faut encore dire que ce fut un membre de la GD, Arthur E. Waite, qui fut mandaté par les mouvements Rose-Croix anglais pour contredire les affirmations avancées par Miss Vaughan dans ses *Mémoires* ! Le critique rosicrucien s'attachera entre-autre à démontrer dans son ouvrage *Devil-Worship in France or the question of Lucifer*<sup>11</sup> que Miss Vaughan affabule en présentant l'alchimiste Thomas Vaughan (né au XVII<sup>ème</sup> siècle), auteur de célèbres ouvrages hermétiques d'inspiration rosicrucienne, comme étant son ancêtre. De là à en déduire que la dite Vaughan a menti sur toute la ligne, il n'y avait qu'un pas que les lecteurs étaient invités à franchir...

<sup>8</sup> A. Crowley, *Hymne à Pan*, 1917

<sup>9</sup> Robert M. Price, Introduction au *Cycle de Nyarlathotep*, éditions Oriflam, 1998

<sup>10</sup> Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*

<sup>11</sup> Londres, Redway, 1896

« Diana Vaughan dans ses *Mémoires* (Livraison n° 14, août-nov. 1896) parle de Mr Waite et de son ouvrage. Elle suggère que, porte-parole des Rose-Croix anglais, il fut chargé par eux de répondre aux révélations accablantes qu'elle avait fait paraître dans un article du fascicule n° 8 des *Mémoires* (fév. 1896) sur « les principaux rosicruciens d'Angleterre et d'Écosse dont l'occulte rite pratique le Luciférianisme ». »<sup>12</sup>

Rappelons ici que c'est ce même A. E. Waite que Lovecraft cite à plusieurs reprises dans ses récits comme l'un des grands spécialistes de la démonologie. Or, il s'avère, si l'on suit les conclusions très fortement étayées du collectif Athirsata dans leur ouvrage *L'affaire Diana Vaughan – Léo Taxil au scanner*, qu'Eirenonœus Philalethes cité dans les *Mémoires* et Thomas Vaughan sont bien un seul et même personnage et que Miss Vaughan, mieux renseignée que les plus éminents bibliophiles rosicruciens de son époque, était belle et bien l'héritière de toute une tradition occulte dont la consécration devait être son élévation au gouvernement suprême du rite Palladique. Curieusement, les rites Palladiques impliquent, comme chez Crowley, l'usage abusif de la sexualité à des fins magiques. Mais cette affaire Diana Vaughan dépasse de loin notre propos. Retenons seulement le fait que tous ces personnages entremêlés trouvent comme point de convergence ou de diffraction l'Ordre Rosicrucien de l'Aube Dorée.

Pour l'heure, retrouvons Sonia Greene qui, au *Walker's Sunrise Club*, boit les paroles du sulfureux Aleister Crowley. D'évidence, elle répond aux critères sélectifs d'altérité complémentaire que recherche la Bête afin de s'unir sublimement, et ne tarde pas à se faire remarquer d'Elle. Sonia Greene sera Sa maîtresse écarlate durant plusieurs mois. Cependant, elle ne satisfera pas son dessein blasphématoire d'ouvrir l'avenir sur un nouvel éon en donnant naissance au Messie redouté. Aussi librement (au sens crowleyien du terme) qu'ils s'étaient rencontrés ils se quitteront. Épouvantable initiation, dont nous pouvons mesurer tout le côté malsain à travers les textes échevelés de Crowley en matière de rites sexuels.

« Aleister Crowley s'est aussi servi du sexe dans d'autres buts. Tout d'abord comme un moyen, parmi d'autres ou accompagné d'autres (drogue, alcool), d'entrer en transe et d'obtenir ainsi le contact avec une forme divine dégradée ; c'est ainsi qu'il entra en contact avec les « esprits » [...]. Ensuite dans une optique de magie utilitaire, en estimant que l'énergie déchargée au moment de l'orgasme peut être mentalement dirigée et utilisée pour influencer sur un événement ou pour obtenir quelque chose. Aussi Crowley effectua-t-il, par exemple, des accouplements magiques – qu'il nommait opus – pour obtenir de l'argent, découvrir la solution d'un problème ou sortir d'une maladie. Le sperme, mêlé aux sécrétions féminines, résultant de ces activités était sensé, pour lui, être doté de « pouvoirs », et était utilisé pour consacrer des pentacles ou des talismans. »<sup>13</sup>

Et maintenant, écoutez bien ce qui va suivre : à Boston, le 22 février 1921, lors de la conférence du journalisme amateur, Lovecraft rencontre pour la première fois Miss Sonia Greene. La magie opère. Le 3 mars 1924, en l'église St Paul, sur Broadway, le révérend George B. Cox célèbre le mariage de Howard Phillips Lovecraft et Sonia Greene<sup>14</sup> !

« Et l'infortuné Edward Derby sait-il, quand il épouse Azenath Waithe qu'il lie en fait son destin à celui du vieil Ephraïm ? Le sinistre vieillard s'étant, à défaut de descendance mâle, provisoirement installé dans le corps de sa fille et convoitant celui, plus confortable et commode, du jeune homme<sup>15</sup>... Sous la plume experte de l'auteur – qui venait de faire lui-même l'expérience dépersonnalisante d'un mariage malheureux – ce vieux motif de la possession vampirique reprend des couleurs étonnamment vives. [...] Le rajeunissement spectaculaire de Robert Suydam, dans

<sup>12</sup> Athirsata, *L'affaire Diana Vaughan – Léo Taxil au scanner*, éditions Sources Retrouvées, 2002

<sup>13</sup> Charles Antoni, *op. cit.*

<sup>14</sup> Née Haft Shafirkin

<sup>15</sup> Lovecraft, *Le monstre sur le seuil*, 1933

*Horreur à Red Hook*,<sup>16</sup> s'explique de la même manière. Son mariage est tout aussi équivoque ; et les langues vont bon train lorsqu'on apprend que la jeune épouse est morte le jour même de ses noces. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Et pourquoi le corps de la pauvre fille est-il complètement exsangue ? L'auteur a décidément bien mauvaise opinion des mœurs conjugales, qui semblent nécessairement impliquer que l'un des conjoints finira entièrement vidé de sa propre substance. »<sup>17</sup>

Et la boucle est bouclée : toutes les connaissances occultes que nous relevons dans l'œuvre de Lovecraft trouvent leur catalyseur en la personne de Sonia, lien de transmission entre le savoir secret de la GD et l'imagination morbide de l'écrivain inspiré. Tout s'illumine, de la sorte ! Lovecraft fut un adepte de la GD par procuration matrimoniale. Leur collaboration intime entraînera Lovecraft très loin... Autrement, en pratique, nous ne leur connaissons qu'une seule réalisation commune : une nouvelle intitulée *The horror at Martin's Beach*, écrite à quatre mains<sup>18</sup>. Ils divorceront en 1929, mais dès le mois d'avril 1926, Lovecraft était reparti vivre en solitaire dans sa ville natale de Providence. C'est là que, reclus, il composera son ouvrage le plus significatif : *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*. Ses conditions de vie nous sont bien connues par les détails que nous en donne, mi moqueur mi admiratif, Robert Bloch dans son récit *Le Tueur stellaire*. Là, il pastiche l'existence hors norme de son confrère écrivain :

« Au dehors, mon existence, en comparaison, se déroulait de façon assez monotone. Plus le temps passait et plus j'inclinai à mener la vie d'un reclus sans grandes ressources ; une existence tranquille, faite de philosophie, au centre d'un univers de livres et de rêves. Il faut qu'un homme vive de quelque chose. Étant donné ma constitution et ma tournure d'esprit, j'étais, par nature, incapable de fournir le moindre travail manuel et je demeurais tout d'abord indécis quant au choix de la vocation qui me conviendrait. La crise économique me compliquait les choses à un point presque intolérable et, pendant quelque temps, je fus prêt de connaître un désastre financier total. C'est alors que je décidai d'écrire. Je me procurai une vieille machine à écrire, une rame de papier bon marché et quelques carbones. La question du sujet ne me tourmentait pas. Le meilleur champ d'exploration n'était-il pas le domaine sans limites d'une imagination pittoresque ? J'allais parler d'horreur, de peur et de cette énigme qu'est la mort ? Tout au moins, dans ma candeur première, telle était mon intention... »

À cette nouvelle en forme d'hommage, Lovecraft répondra par *L'Habitué des ténèbres*, où il se met lui-même en scène sous le nom de Robert Blake :

« Le jeune Blake était revenu à Providence au cours de l'hiver 1934-1935 et s'était installé au dernier étage d'un immeuble vénérable, au fond d'une cours envahie par les herbes qui donnait sur *College Street* – sur la crête d'une grande colline orientée vers l'est, près du campus de l'université Brown et derrière les bâtiments en marbre de la bibliothèque John Hay. C'était un lieu agréable et plein de charme au cœur d'une petite oasis de jardins qui avaient ce caractère que l'on trouvait jadis dans les villages. D'énormes chats amicaux se chauffaient au soleil sur le toit d'un hangar qui se dressait là fort à propos. La maison carrée, dans le style de l'époque des rois George, avait un lanterneau, une porte classique aux nervures gravées en éventail, des fenêtres à petits

---

<sup>16</sup> Lovecraft, *Horreur à Red Hook*, 1925

<sup>17</sup> Maurice Lévy, *op. cit.*

<sup>18</sup> Très curieusement, dans cette nouvelle, l'inspiration, l'expression et son vocabulaire échappent à l'univers « traditionnel » lovecraftien pour puiser dans un substrat diabolique très outré : « *Toute la tristesse, le péché, le malheur, les espérances anéantis et les désirs inassouvis, l'affreuse peur et l'angoisse, brûlant du feu éternel des enfers, dans la douleur et le supplice de l'âme* », ou encore : « *la file des damnés* », « *un vacarme satanique* », « *[la voix] lançait tous les blasphèmes de l'Enfer, et l'agonie commune à toutes les âmes perdues se fondait en un seul grondement apocalyptique* », « *leurs cris silencieux étouffés, leurs prières non formulées n'étaient connues que des démons* ». La figure de Satan, à l'évidence, ne fait pas partie de l'univers mental de Lovecraft mais appartient à celui, quelque peu tourmenté, de sa « chaste » épouse ! Rappelons que dans l'œuvre du Maître de Providence, il n'est nullement fait allusion au Diable, au péché, à l'Enfer...

carreaux, et toutes les autres caractéristiques chères à l'artisanat du XIXe siècle. À l'intérieur, on découvrait des portes à six panneaux, un parquet aux lattes larges, un escalier courbe de style colonial, des linteaux de cheminée s'inspirant de ceux d'Adam, plus toute une suite de pièces qui donnaient sur l'arrière, trois marches au-dessous du niveau général. Le bureau de Blake, une grande pièce exposée au sud-ouest s'ouvrait d'un côté sur le jardin de devant, tandis qu'à l'ouest les fenêtres – c'est devant l'une d'elle qu'il avait installé sa table de travail – donnaient sur le front de la colline, offrant une vue splendide sur l'étendue des toits de la ville basse et les couchers de soleil mystiques qui s'embrasaient derrière. On apercevait, tout à fait à l'horizon, les vallonnements pourpres de la pleine campagne. C'est sur ce fond, à quelque cinq kilomètres de distance, que s'élevait la butte spectrale de *Federal Hill*, toute hérissée de flèches et de toits blottis les uns contre les autres, dont les silhouettes lointaines faisaient des signes mystérieux et prenaient des formes fantastiques quand les fumées de la ville montaient en tourbillons pour les prendre dans leurs rets. Blake avait l'impression étrange de jeter les yeux sur un monde inconnu, éthéré, qui s'évanouirait peut-être comme un rêve s'il tentait jamais de l'aller chercher et d'y pénétrer. Ayant fait venir de chez lui la plus grande partie de ses livres, Blake acheta quelques meubles anciens qui s'accordaient avec le style de sa maison et s'installa pour écrire et pour peindre – vivant seul et prenant soin lui-même d'un entretien qui était simple. [...] Au cours de ce premier hiver, il composa cinq de ses nouvelles les plus célèbres – *Le Fouisseur sous la Terre*, *L'Escalier dans la crypte*, *Shaggai*, *Dans le Val de Pnath*, *L'Amateur venu des étoiles* – et peignit sept toiles – des études de monstres inhumains, sans noms, des paysages différents de tout ce que nous connaissons, extraterrestres. »

Tel est le décor mythique indissociable chez Lovecraft de toute création artistique et dans lequel se laissera toujours bercer l'âme de l'écrivain.

Lovecraft déploiera tout son talent d'homme doué de visions étranges dans son maître-ouvrage *La Quête onirique de Kadath l'inconnue*. Or, ce pouvoir de l'évocation de l'horreur surgit de la substance dissolvante et volatile du monde onirique. En un mot, Lovecraft a tout rêvé.

« Et il faut souligner que Lovecraft a vécu par substitution dans une suite d'univers de rêves qui n'étaient parfois rattachés que de manière purement périphérique à la réalité. »<sup>19</sup>

« « Je n'essaie jamais d'écrire une histoire », dit-il, « j'attends le moment où je ne puis faire autrement que de l'écrire ». Et ces impulsions contraignantes lui sont communiquées par ses rêves. Quand il se met au travail de propos délibéré, le résultat, avoue-t-il, est plat et froid. Il ne sait composer de conte valable que sous une incitation onirique. Il pousse même le scrupule jusqu'à s'interroger sur l'opportunité qu'il y a à considérer comme siennes des œuvres qu'il a composées dans un état second. »<sup>20</sup>

Ses grands textes ne sont que la retranscription de ses visions nocturnes. Mais comment une telle matière onirique peut-elle exister *Par delà le mur du sommeil* ? C'est ce que nous essaierons d'entrevoir en étudiant *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*, le grand livre éponyme de l'arpenteur des rêves que fut Lovecraft.

Kadath... Kadath la mystérieuse... perdue aux confins d'un désert glacé. Kadath est un thème obsédant chez Lovecraft. On en retrouve la trace dans plusieurs de ses récits : *L'Étrange Maison Haute dans la Brume* (1926), *Les Autres Dieux* (1921), et *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue* (1927).

Dans la nouvelle *L'Étrange Maison Haute dans la Brume*, on peut lire :

---

<sup>19</sup> August Derleth, introduction aux *Légendes du mythe de Cthulhu*, 1975

<sup>20</sup> Maurice Lévy, *Lovecraft*, 1972



« De même que la voix est venue apporter de nouvelles brumes de la mer et de nouvelles lumières du nord, ils disent que d'autres voix apporteront encore plus de brumes et plus de lumières, jusqu'à ce que peut-être les Anciens Dieux sortent des profondeurs inconnues du désert de Kadath, pour s'installer sur les rochers des collines et des vallées riantes de ce peuple tranquille de pêcheurs. »

L'histoire se passe à Kingsport, sur la côte de la natale Nouvelle Angleterre de Lovecraft, qui fit si fortement impression sur l'auteur et dont les brumes marines masquent pour lui d'insondables secrets. Aussi les anciens pêcheurs mettent-ils en garde les plus jeunes « trop enclin maintenant à écouter la nuit les bruits vagues du vent du nord », et qui « ne savent pas quelle légende les brumes marines peuvent apporter », ou pire, qui « désirent ardemment connaître les merveilles qui frappent à la porte béante de la falaise quand les nuages sont très épais ». Et Lovecraft n'est-il pas l'archétype de ces jeunes gens désirent sonder les brumes et déchiffrer les voix qu'elles emportent depuis les hautes demeures inconnues ? « Aussi les vieux craignent-ils qu'un jour ils n'essaient de grimper, l'un après l'autre, vers ce pic inaccessible, dans le ciel, pour y découvrir le secret séculaire caché », qui réside à Kadath. Les anciens de Kingsport « ne doutent pas que ces jeunes gens aventureux reviendront, mais ils pensent qu'une lueur disparaîtra de leur regard, et la volonté quittera leur cœur. Ils souhaitent que le vieux Kingsport, avec ses ruelles abruptes et ses pignons archaïques, continue d'exister, et ne tombe pas dans l'apathie, tandis que s'amplifierait le chœur des rires dans ce terrible nid d'aigle inconnu où les brumes et les rêves s'arrêtent pour se reposer au cours de leurs voyages de la mer vers les cieux ». Et ils ignoraient qu'un homme, un solitaire, cloîtré à Providence, rêvait à ces sommets fatidiques. Cette vie onirique s'ils l'avaient connue les aurait emplis d'horreur. Le danger risquait d'étendre ses brumes indéfiniment sur un littoral jusqu'alors paisible et prospère. Les pêcheurs auraient certainement souhaité faire taire le rêveur. Or Lovecraft rêvait de Kadath... éperdument.

Le second récit où apparaît l'insigne cité porte pour titre *Les Autres Dieux*. Ces Autres Dieux « vivent à présent au pays de Kadath, dans un désert glacé qu'aucun homme ne traverse, et sont devenus farouches. Sévères, aussi, et alors que jadis ils acceptaient que les hommes les fissent se déplacer, ils leur interdisent aujourd'hui de venir, ou, s'ils viennent, de repartir. Il est préférable que les humains ne connaissent pas Kadath, dans le désert glacé, sinon ils tenteraient de s'y rendre ». Ce que va entreprendre Lovecraft. Mais il n'est certes pas le premier à tenter une telle expédition. Dans les *Les Autres Dieux*, un dénommé Barzaï a l'audace de se lancer dans l'ascension du repaire des dieux. Il est remarquable de noter que le nom de Barzaï résonne étrangement comme un nom à consonance hébraïque. Barzaï ne fut-il pas le premier compagnon de Sabbataï Tsevi, messie autoproclamé à Smyrne en 1666 ? Il apparaît clairement aussi que ce Barzaï cité par Lovecraft est un éminent kabbaliste :

« Un homme très érudit, qui connaissait les sept livres secrets de la terre, un familier des manuscrits de la ville lointaine et pétrifiée de Lomar. Son nom : Barzaï le Sage. Les villageois racontent comment, la nuit d'une éclipse bizarre, il escalada la montagne. [...] Barzaï était instruit dans la science des dieux de la terre, et possédé du désir de voir leur visage. Il pensait que sa grande connaissance des dieux le protégerait de leur colère. Aussi décida-t-il de monter au sommet rocheux du Hatheg-Kla, une nuit où il était sûr que les dieux y seraient. »

Fort des immunités que lui confère sa connaissance supérieure, il commence l'ascension vers la *Merkaba*. Muni des sceaux sacrés qui sont les clefs des demeures célestes, il pense pouvoir s'ouvrir les portes du toit du Monde. Instruits des paroles secrètes qui lèvent tous les obstacles qui parsèment toute quête mystique, il se risque sur les pentes de la Sainte Montagne. Et ne doit-on pas comparer ces « manuscrits de Lomar » au *Livre d'Énoch* et à toute cette littérature des *Hekhaloth* ? Là encore, ces « sept livres secrets de la terre », dont parle Lovecraft et que possède Barzaï, ne peuvent-ils pas être rapprochés des compilations des parcours initiatiques des sept cieux typiques de

la mystique juive de la *Merkaba* ? Nous aurons à en reparler, mais la piste selon laquelle Lovecraft aurait été initié à la science kabbalistique est ouverte. Sonia Greene, son épouse, était juive et fut initiée, rappelons-nous, par Crowley, un expert dans l'enseignement de la kabbale prodigué au sein de la GD.

Or, voici que Barzaï tente d'atteindre la demeure des dieux pour contempler leur visage. « Il pensait que sa grande connaissance des dieux le protégerait de leur colère », ou de celle de leurs Archontes, ou de celle du Métatron, vigilants gardiens de la demeure céleste et de son trône. Nous constaterons que Lovecraft, à son tour, sera confronté à ces terribles cerbères du secret des dieux. Archontes et Métatron sont parfaitement identifiables à des personnages décrits dans *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*. Leur rôle de gardiens impitoyables est à cet égard significatif. Ils veillent à égarer les humains, à les éloigner des dieux, voire même à ruiner définitivement leur entreprise en leur ôtant la vie ou la raison. Barzaï en fera la douloureuse expérience. « On ne retrouva jamais Barzaï le Sage, et jamais Atal le saint prêtre ne put prier pour le repos de son âme. »  
21

Cette ascension du Hatheg-Kla par Barzaï vous sera apparue, cher lecteur, comme fictive. Nous ne sommes, pour notre part, pas si sûr de son irréalité. Certes, nous pensons pouvoir exclure sa réalité physique, mais pas séparer sa matière onirique d'une éventuelle expérience mystique édifiante.

Au fil des récits, Lovecraft nous donne plus précisément à connaître les limites inaccessibles de ce lieu nommé Kadath. Pour y parvenir, faut-il encore trouver le chemin qui y mène. Jadis les dieux, avant de se replier dans le secret de Kadath, vivaient au sommet de montagnes élevées, mais à force d'être dérangés et sollicités par d'audacieux alpinistes en quête d'absolu, ils déménagèrent définitivement dans une retraite illimitée aux frontières des mondes. Désormais, seul le rêve peut y conduire ; et les hauts rêveurs ne point s'y perdre. À la confluence du carrefour des songes, de ce *Yumé no Chimata* du théâtre Nō, s'ouvre la perspective pour le rêveur d'acquiescer sa destination.

*La Quête onirique de Kadath l'Inconnue* nous rapporte l'épopée initiatique d'un rêveur nommé Randolph Carter. Précisons immédiatement que Howard Phillips Lovecraft et Randolph Carter ne font qu'un : le 27 décembre 1919, au terme d'un rêve marquant, Lovecraft rédige *Le Témoignage de Randolph Carter*. Depuis lors, Carter est Lovecraft immergé.

« Par trois fois Randolph Carter rêva de la cité merveilleuse. Par trois fois il en fut arraché au moment où il s'arrêtait sur la haute terrasse qui la dominait. »

Ainsi commence le récit avec le rappel de trois tentatives précédemment avortées. Par trois fois déjà, le rêveur a échoué à prendre possession de son rêve. Lui demeure cependant, telle une suave obsession, le souvenir des sensations délectables liées à la fugace découverte. La cité merveilleuse flotte en son esprit, indélébile icône d'un passé aux charmes indéfinissables un instant recomposés :

« Jadis, la cité avait eu pour lui une importance capitale. Il savait, sans pouvoir dire en quel cycle du temps ni en quelle incarnation il l'avait connue, ni si c'était en rêve ou à l'état de veille. Elle évoquait en lui de vagues réminiscences d'une prime jeunesse. Lointaine et oubliée, où l'étonnement et le plaisir naissaient du mystère des jours, où l'aube et le crépuscule avançaient en prophètes, au son vibrant des luths et des chants. »

Nostalgique fantasme à la Nerval...

Pour rejoindre Kadath, Carter reprend une fois de plus son rêve. Il va passer de lieux merveilleux en lieux indicibles, visiter l'une après l'autre des cités somptueuses et découvrir des palais d'une beauté telle qu'elle semblerait irréaliste au regard humain dans le monde éveillé. On pourrait croire les visions de Randolph Carter au cours de son voyage dans les méandres du rêve tirées des livres de gnose juive sur la *Merkaba*. « La plupart des traités sont appelés « livres des Hekhaloth », c'est à dire description des Hekhaloth, des lieux et des palais célestes à travers lesquels passe le visionnaire ; dans le septième et dernier de ces lieux s'élève le trône de la gloire divine [la Merkaba]. »<sup>22</sup> Ainsi Carter visite-t-il les palais d'Ulthar, de Dylath-Leen, de Thran, de Céléphaïs, de Sérannian, et d'Inquanok. Tour à tour, les palais dévoilent leur magnificence...

Et Thran apparaît au rêveur :

« Il fit l'ascension d'une petite éminence herbue et vit flamboyer devant lui les mille flèches d'or de Thran dans le soleil couchant. Autour au-delà de l'inimaginable sont les murailles d'albâtre de cette incroyable cité ; se refermant presque sur elles-mêmes à leur sommet, elles sont bâties d'un seul tenant selon une technique inconnue des hommes, car elles sont plus anciennes que la mémoire humaine. Pourtant, si hautes soient-elles avec leurs cent portes et leurs deux cents tourelles, la multitude de tours qu'elles contiennent, toutes blanches sous leurs flèches d'or, s'élève plus haut encore. »<sup>23</sup>

Et voici que se révèle Céléphaïs :

« Carter sut qu'il avait atteint le pays d'Ooth-Nagai et la merveilleuse cité de Céléphaïs. Les minarets scintillants de cette ville fabuleuse apparurent rapidement, puis les murailles de marbre immaculé avec leurs statues de bronze, et l'immense pont de pierre sous lequel le Naxara se jette dans la mer. Les douces collines sur lesquelles s'appuie la ville montèrent ensuite, couvertes de bosquets et de jardins d'asphodèles, de petites chapelles et de chaumières. Enfin, loin à l'arrière plan, la chaîne violette des Monts Tanariens, puissante et mystérieuse, au-delà de laquelle courent des routes interdites qui mènent dans le monde de l'éveil et vers d'autres régions du rêve. »

Cité impérissable, aux beautés éternellement glorieuses :

« Toujours renouvelée : telle semblait être cette immortelle cité de rêve ; car le temps n'y a pas le pouvoir de ternir ni de détruire les choses et les êtres. Le temple de turquoise de Nath-Orthath est tel qu'il a toujours été et les quatre-vingt prêtres aux couronnes d'orchidées sont ceux-là mêmes qui le bâtirent il y a dix mille ans. Le bronze des immenses portes n'a rien perdu de son éclat, jamais les pavements d'onyx ne s'usent ni ne se fendent. »

Vient ensuite :

« Sérannian, la nébuleuse cité de marbre qui s'étend dans l'espace éthérique au-delà du point où la mer rencontre le ciel » ; et c'est l'éblouissement soudain : « À la porte du sixième palais, apparaissaient des centaines de mille et des millions de vagues d'eau qui se jetaient contre lui ; cependant il n'y avait pas une goutte d'eau, mais seulement l'éclat éthéré des plaques de marbre dont le palais était pavé. »<sup>24</sup>

Vision grandiose et sans pareil, s'impose Inquanok :

---

<sup>22</sup> Gershom G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, 1950

<sup>23</sup> Lovecraft, *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue* (Trad. par Arnaud Mounier-Lompré)

<sup>24</sup> Gershom G. Scholem, *op. cit.*

« Là, Carter fit halte, pris de faiblesse devant tant de beauté. Les terrasses d'onyx et les allées à colonnades, les parterres multicolores et les délicats arbres à fleurs cultivés en espalier sur treillis d'or, les urnes d'airain et les trépieds aux bas-reliefs exquis, les statues de marbre noir veiné sur leurs piédestaux, si vraies qu'on croyait les voir respirer, les fontaines carrelées du lagon à fond de basalte que traversaient des poissons lumineux, les temples miniatures installés sur des colonnes sculptées pour les oiseaux iridescents au chant mélodieux, les magnifiques volutes qui ornaient les vastes portes de bronze, et les plantes grimpantes, couvertes de fleurs et palissées sur chaque pouce des murs polis, se rejoignaient pour composer un tableau dont la beauté excédait la réalité, une beauté quasi fabuleuse même pour la terre du rêve. Elle chatoyait comme une vision sous le ciel gris, devant la magnificence des dômes diaprés du palais. »<sup>25</sup>

À Ulthar, Carter « se mit en quête du patriarche Atal [...]. Atal était assis sur une estrade d'ivoire dans une chapelle festonnée du sommet du temple. Il avait bien trois cents ans d'âge, mais son esprit et sa mémoire n'avaient rien perdu de leur acuité ». Là, le vieux prêtre prodigue ses conseils au rêveur téméraire : « Il était heureux que nul homme ne sût où se dresse Kadath, car monter jusqu'à elle était très dangereux. Ainsi le compagnon d'Atal, Barzaï le Sage, avait été aspiré, hurlant, dans le ciel, simplement pour avoir osé escalader le pic pourtant connu d'Hatheg-Kla. Avec Kadath l'inexplorée, si jamais on la trouvait, ce serait bien pire ; car si les dieux de la Terre peuvent parfois se voir surpassés par un mortel avisé, ils sont néanmoins sous la protection des Autres Dieux du dehors. »

Sur le chemin fabuleux du rêveur, nombreux sont les gardiens du secret, idiots et cruels comme les « Gug », simplement monstrueux comme les « Shantak », implacables et insoumis comme les « faméliques de la nuit », ou menteurs et traîtres comme ces créatures à turbans cornus rencontrés à Dylath-Leen :

« On sait, dans la Terre des rêves, que les Autres Dieux comptent de nombreux agents parmi les hommes, et tous ces agents, humains ou un peu moins qu'humains, accomplissent avec zèle la volonté de ces créatures aveugles et dénuées d'esprit en échange de la faveur de Nyarlathotep, le chaos rampant qui est leur âme et leur messenger hideux. Carter en déduisait que les marchands aux turbans bossus, ayant entendu parler de sa recherche audacieuse des Grands Anciens dans leur forteresse de Kadath, avaient décidé de l'enlever et de le remettre à Nyarlathotep, contre l'innommable récompense, quelle qu'elle fût, offerte pour cette prise. »

Il paraît évident que les « portes d'ivoire ou de corne »<sup>26</sup> du monde des rêves sont gardées, et certains accès plus que d'autres interdits ou fatals :

« Carter comprit que l'homme de barre ne pouvait avoir d'autre but que les Piliers de Basalte de l'Occident, ceux derrière lesquels les esprits simples disent que s'étend la splendide Cathurie. Mais les rêveurs avisés savent qu'il s'agit des portes d'une monstrueuse cataracte par laquelle les océans de la province onirique de la Terre s'épanchent dans un néant abyssal et foncent à travers les espaces déserts vers d'autres mondes, d'autres étoiles, mais aussi vers les vides effrayants situés hors de l'univers organisé ; là où Azatoth, le sultan des démons, claque avidement des mâchoires dans le chaos, au milieu des battements de tambour et des sifflements de flûte des Autres Dieux. Eux poursuivent leur danse infernale, aveugles, muets, ténébreux et décervelés, avec leur âme et leur messenger, Nyarlathotep. »

Le danger est donc incommensurable.

---

<sup>25</sup> Lovecraft, *op. cit.*

<sup>26</sup> Gérard de Nerval, *Aurélia ou le Rêve et la Vie*, 1855

Pour s'envoler vers les provinces du rêve, pour quitter la terre et comme pour décorporer son âme du monde de l'éveil, l'impétrant doit avoir suivi une ascèse rigoureuse et longuement médité sur l'itinéraire envisagé :

« Finalement, après de telles préparations, et dans un état d'extase, l'adepte commence son voyage. Les *Grandes Hekhaloth* ne donnent pas les détails de son ascension vers les sept cieux, mais elles décrivent son voyage à travers les sept palais situés dans le ciel le plus haut. La place des démiurges gnostiques (archontes) des sept sphères planétaires, qui s'opposent à la libération de l'âme de sa captivité terrestre et dont l'âme doit vaincre la résistance, est occupée, dans ce gnosticisme judaïsé et monothéiste, par une multitude de « portiers » postés à droite et à gauche de l'entrée du hall céleste que l'âme doit traverser dans son ascension. Dans les deux cas, l'âme a besoin d'un mot de passe pour être capable de continuer son voyage sans danger : un sceau magique qui met en fuite les démons et les anges hostiles. Chaque nouvelle étape de l'ascension demande un nouveau sceau avec lequel le voyageur se scelle lui-même afin, pour citer le texte d'un fragment, qu'il ne soit pas « entraîné dans le feu et les flammes, dans le tourbillon et l'orage qui sont autour de Toi, ô Toi terrible et sublime ». Les *Grandes Hekhaloth* ont conservé une description tout à fait compliquée de ces formalités douanières. »<sup>27</sup>

À l'évidence, on retrouve toute cette sigillographie dans l'œuvre de Lovecraft : sceau de R'lyeh, sceau du Ngrannek, sceau du Hatheg-Kla, etc. Et les figures de portiers y tiennent aussi de nombreuses factions.

Malgré tout, à côté des pièges et des créatures hostiles qui se dressent sur son chemin, le rêveur compte des alliés. Éventuellement, il n'est pas le seul à rêver ainsi, et peut en quelque sorte bénéficier des rêves des autres. Carter parvient à cartographier une région entière du monde onirique en se remémorant ce qu'un de ses amis lui avait dit avoir rêvé :

« Il vit passer devant lui les cités et les terres glorieuses dont un rêveur de ses amis – gardien de phare dans l'ancienne Kingsport – lui avait souvent parlé. »<sup>28</sup>

Ils partagent ainsi le même rêve l'un après l'autre. Plus étrange encore est cette rencontre lorsqu'elle implique une superposition :

« Habillé d'une robe de chambre dont la coupe était à la mode à Londres dans sa jeunesse, Kuranès se leva avec empressement pour accueillir son hôte. La vue d'un Anglo-Saxon venu du monde de l'éveil lui réchauffait le cœur, même s'il s'agissait d'un Saxon de Boston dans le Massachusetts et non de Cornouaille. Longtemps, ils parlèrent du passé, car c'étaient tous les deux de vieux rêveurs, forts versés dans les merveilles des lieux extraordinaires. Kuranès, en effet, avait voyagé au-delà des étoiles jusque dans le vide originel, et on disait qu'il était le seul à en être revenu sain d'esprit. Enfin, Carter parla de sa quête à son hôte et lui posa les mêmes questions qu'il avait posées à d'autres. »

Les rêves s'imbriquent, se nourrissent mutuellement et peuvent même fusionner. Certains rêveurs semblent cependant sortir du lot en étant capables de superviser la trame polymorphe des rêves amalgamés.

« Il en va de même avec votre chasseur de rêves. Sans nul doute il est arrivé au sommet de son art, il a prié dans les temples des rêves d'autrui, et on l'a tué d'innombrables fois dans la

---

<sup>27</sup> Gershom G. Scholem, *op. cit.*

<sup>28</sup> Lovecraft, *op. cit.*

conscience des rêveurs. Il a remporté de tels succès que la plus belle matière qui existe – la matière du rêve – a commencé à se soumettre à lui. »<sup>29</sup>

Et Carter de reprendre le cours de son rêve, renseignements pris auprès de Kuranès...

Sans nous lasser, nous nous rapprochons du but du voyage. Au bout du « conte », nous ne sommes pas loin de la Chute. Car plus nous avançons dans le récit, plus cette supposée ascension prend des allures de descente aux enfers. Ce n'est donc pas pour nous surprendre si la littérature des Hekhaloth parle d'une « descente » dans la demeure céleste.

« Dans les *Grandes Hekhaloth* [...], et encore dans presque tous les écrits postérieurs, le voyage visionnaire de l'âme au ciel est toujours rapporté à une « descente vers la Merkaba ». »<sup>30</sup>

Et c'est ainsi que Barzaï le Sage, parvenu au sommet du Hatheg-Kla, disparaît à jamais en hurlant d'horreur :

« Ne regarde pas ! Retourne-t'en ! Ne regarde pas ! La vengeance des abîmes infinis ! Ce gouffre maudit et damné... Je tombe dans le ciel ! »<sup>31</sup>

Ce désir d'ascension impliquerait un mouvement inverse, comme une mise en abîme de son couronnement. C'est assez déroutant. Et le récit de Lovecraft, après nous avoir fait miroiter les délices architecturales de palais fabuleux, à l'approche de Kadath, s'obscurcit notablement :

« En dessous, tout le nord était obscurité ; une redoutable obscurité de pierre qui se haussait depuis des profondeurs infinies jusqu'à d'infinies hauteurs, avec cette pâle balise tremblante vertigineusement perchée au sommet de toute vision. Carter étudia plus attentivement la lumière et vit enfin le contour que formait son piédestal d'encre sur le fond des étoiles. Il y avait des tours sur cette montagne titanesque, d'horribles tours surmontées de dômes, avec d'innombrables étages et des blocs de bâtiments qui dépassaient tout ce que la technique humaine pouvait rêver ; [...] coiffant cette montagne démesurée, se dressait une forteresse qui défiait toute imagination mortelle et d'où jaillissait la lumière démoniaque. Alors, Randolph Carter sut que sa quête touchait à sa fin et qu'il contemplait le but des ses errances interdites et de ses audacieuses visions : l'extraordinaire, la fabuleuse demeure des Grands Anciens qui surplombe Kadath l'inconnue. »<sup>32</sup>

Le dernier palais semble bien sombre... Et quand Carter y pénètre enfin, l'endroit est vide... lugubre.

« À l'exception de la salle de la tour, la forteresse d'onyx qui surplombe Kadath était obscure et les maîtres ne s'y trouvaient pas. Carter était parvenu à Kadath l'inconnue qui gît dans le désert glacé, mais il n'avait pas découvert les dieux. »<sup>33</sup>

Perplexe, il s'interroge sur l'à propos du lieu tel qu'il le découvre :

« Pourtant la lumière maléfique brillait dans cette unique salle dont les dimensions étaient à peine moindre que celles de l'espace extérieur et dont les murs et le plafond se perdaient dans de

---

<sup>29</sup> Milorad Pavić, *Le dictionnaire Khazar*, 1988

<sup>30</sup> Gershom G. Scholem, *op. cit.*

<sup>31</sup> *Les Autres dieux*

<sup>32</sup> *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*

<sup>33</sup> *Ibid.*

lointains ondoiements de brume. Les dieux de la Terre n'étaient pas là, en effet, mais des présences plus subtiles, moins visibles, devaient rôder alentours. »<sup>34</sup>

Et, soudain, on sonne l'arrivée d'un hôte exceptionnel ; entre deux colonnes d'esclaves ayant précédé son entrée, arrive un être au pouvoir inquiétant :

« Alors, avançant d'un pas majestueux dans la vaste allée qui séparait les deux colonnes, apparut un personnage mince et de haute taille, avec le visage juvénile d'un pharaon de l'Antiquité ; sa robe aux couleurs chatoyantes était gaie et il était coiffé d'un pschent en or qui luisait de sa propre lumière. La présence royale s'approcha de Carter ; dans son port fier et ses traits élégants transparaissait le magnétisme d'un dieu noir ou d'un archange déchu, et dans ses yeux s'embusquait l'étincelle indolente d'un caractère capricieux. Il parla, et dans sa voix suave pointait la musique insensée des ondes du Léthé. »<sup>35</sup>

Le haut rêveur et la figure de cauchemar se font face. Il n'y a pas de doute à avoir sur l'identité de l'apparition. Et à Carter de se demander « comment Nyarlathotep, le chaos rampant, l'avait surveillé depuis le début » ? Car il le trouvait là où il n'aurait pas imaginé le voir. « Car c'est Nyarlathotep, horreur aux formes innombrables » qui se tient devant lui en lieu et place des dieux, pour leur part absents !

Et Nyarlathotep d'expliquer que les dieux ont pris plaisir à se délasser dans ses propres rêves à lui, Carter, qu'ils y goûtent une douce somnolence... qu'il est grand temps de les réveiller afin qu'ils reprennent leur rang, retournent siéger à Kadath et gouvernent à nouveau les destinées du monde.

« Les dieux sont tombés amoureux de ta merveilleuse cité et ne suivent plus les coutumes des dieux. Ils ont oublié les hauts lieux de la Terre et les montagnes qui les virent grandir. La Terre n'a plus de dieux digne de ce nom [...]. Loin au fond d'une vallée de ta propre enfance, Randolph Carter, les Grands Anciens jouent, insouciant. Tu as trop bien rêvé, ô sage et insigne rêveur, car tu as attiré les dieux du rêve loin du monde des visions des hommes, vers un autre qui n'est qu'à toi ; tu as bâti à partir des petites rêveries de ton enfance une cité plus belle que tous les fantômes passés [...] ; et toi seul peux avec diplomatie déloger de ta prodigieuse cité les Grands Anciens égoïstes et les renvoyer par le crépuscule du nord à leur place habituelle, au-dessus de Kadath, la cité inconnue du désert glacé. En conséquence, Randolph Carter, au nom des Autres Dieux, je t'épargne et t'ordonne de trouver cette cité du couchant qui est tienne, et d'en chasser ces dieux somnolents et absentéistes qu'attend le monde du rêve. »<sup>36</sup>

Fantastique délire narratif de Lovecraft : Il nous apprend que son rêve de quête divine est en soi le lieu où rêvent ces dieux mêmes qu'il recherchait éperdument ! Non seulement, il nous apprend que les dieux ne gouvernent pas, mais qu'ils ne vivent plus que dans son imagination. D'où ce contraste entre sa Kadath idéale où se prélassent les dieux et la Kadath abominable où se tient actuellement Nyarlathotep dans l'attente du retour des maîtres du lieu. Dans l'attente du retour hypothétique des maîtres du lieu... comme semble le suggérer Nyarlathotep. Il invite donc Carter à découvrir au plus vite sa propre Kadath et d'en délivrer ses otages divins.

Mais la parole de Nyarlathotep est un jet pervers comme l'irruption du cauchemar au beau milieu d'un rêve idéal. Et c'est un piège sordide qu'il a tendu au voyageur onirique : « Plus simple encore que le chemin du vague souvenir est le chemin que je te prépare », indique le noir messenger. Et aussitôt, empruntant cette voie annoncée plus rapide, le rêveur s'effondre dans des visions de

---

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid..*

cauchemars épouvantables, tombant toujours plus profondément vers des gouffres plus répugnants d'horreur les uns que les autres. Son âme glisse éperdument au fond de l'enfer !

« Car la folie et la féroce vengeance du vide sont les seuls cadeaux que Nyarlathotep réserve au présomptueux ».

De la sorte es-tu prévenu rêveur, apprenti-sorcier, occultiste expérimenté ou non...

Cependant, Lovecraft n'est pas mort fou, bien qu'il eût vécu furieusement reclus. Ainsi Carter, à l'instar de son alter-ego, va-t-il s'en sortir, une fois encore. L'étincelle divine des savoureux souvenirs du petit âge, la lueur des dieux qui dansent dans ses rêveries d'enfant, pour reprendre une terminologie lovecraftienne, ne s'est pas éteinte, ne peut point l'avoir été, et c'est vers elle, en se retournant vers elle, que la voie du salut va s'entre ouvrir :

« Plus loin, toujours plus loin, dans une course vertigineuse à travers l'obscurité vers l'ultime sentence ; des pattes tâtonnantes palpaient Carter, des mufles visqueux le poussaient et des créatures innombrables ricanaient sans cesse. Mais l'image et la pensée étaient là, et à présent Randolph Carter savait parfaitement qu'il était en train de rêver, de rêver, simplement, et que quelque part à l'arrière plan, le monde de l'éveil et la cité de son enfance existaient toujours. Des paroles lui revinrent : « il te suffit de retrouver les pensées et les visions de ta lancinante jeunesse ». Se tourner ! Se tourner ! Les ténèbres étaient omniprésentes, mais Carter parvint à se retourner. »<sup>37</sup>

La solution, la voilà, lorsque l'on est prisonnier des affres d'un rêve désastreux, c'est de se réveiller. Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? Et pourquoi le rêveur ne pourrait-il pas concevoir ce rêve paradoxal où il en vient à rêver de se réveiller au plus vite !

« Et voici que Carter avait enfin descendu le vaste escalier de marbre qui mène à sa cité merveilleuse, car il était de retour dans la belle Nouvelle-Angleterre, le pays qui avait modelé son âme. Alors, aux accords des milliers de sifflements du matin et dans les éblouissants rayons de l'aube qui se reflétaient sur le grand dôme doré de la Chambre Législative, sur la colline, et pénétraient chez lui par les vitraux violets, Randolph Carter se réveilla en criant dans sa chambre de Boston. »<sup>38</sup>

Ouf !

Chez Lovecraft, la théorie du rêve, si ce n'est sa pratique, apparaît très élaborée. Très impliqué, Lovecraft nous confie que « le plus grand nombre de nos visions nocturnes ne sont peut-être pas le reflet pâle et fantastique des expériences vécues à l'état de veille – l'inverse de la théorie freudienne avec son symbolisme puéril. Mais quelques-unes d'entre elles présentent un caractère extra-terrestre et éthéré qui n'accepte pas d'interprétation ordinaire et dont les effets vaguement excitants et inquiétants suggèrent que l'on a entrevu, de façon intime, un monde d'existence mentale tout aussi important que la vie psychique, bien que séparé de cette vie par une barrière qui n'est pas infranchissable. »<sup>39</sup>

C'est donc à une véritable frénésie onirique que nous convie le haut rêveur. Ses rêves s'enchaînent comme des poupées russes enclosent sur elles-mêmes, comme autant de déclinaisons d'un même thème inlassablement parcouru. Répétitions et superpositions narratives nous laisseraient presque à penser que la « matière onirique » semble maîtrisée. Lovecraft donne l'impression d'avoir ce pouvoir inaliénable de toujours pouvoir revenir chez lui, dans sa maison

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Lovecraft, *Par-delà le mur du sommeil*, 1919



calme et rassurante, dans sa natale Nouvelle-Angleterre conforme à tous ses merveilleux souvenirs. En somme, tous ses rêves sont digérables.

« Mais le rêve que Lovecraft se rappela toute sa vie – « le cauchemar des cauchemars », comme il l'appelait, « le plus réaliste et le plus horrible que j'ai jamais fait depuis mes dix ans, dont l'horreur pure et le côté oppressif ne peuvent être que faiblement traduit par des mots », un rêve qu'il nota « avant d'être complètement éveillé » – était totalement différent<sup>40</sup>. Il concernait Nyarlathotep, le dieu-démon des Mythes de Lovecraft. Mais dans son rêve, Nyarlathotep n'avait rien d'un dieu-démon. C'était un charlatan, un forain itinérant. Dans ce rêve, les relations qu'il entretenait avec Lovecraft ressemblaient à celles qui existent entre Mario et le Magicien Cipolla, dans la nouvelle de Thomas Mann *Mario et le Magicien*. « Nyarlathotep était une sorte de forain itinérant qui haranguait la foule dans de grandes salles et dont les exhibitions provoquaient crainte et débats. Ces exhibitions comprenaient deux parties – d'abord, une projection de film horrible et peut-être prophétique ; ensuite, des expériences extraordinaires avec certains appareils scientifiques ou électriques... Nyarlathotep se trouvait déjà à Providence, responsable de la peur affreuse qui s'abattait sur tous... » Cette image hanta Lovecraft pour le restant de ses jours. Il essaya à plusieurs reprises de l'exorciser en la prenant comme sujet d'un récit. Mais il n'y parvint jamais. Cela restait pour lui « le cauchemar des cauchemars », et il ne comprit jamais pourquoi. »<sup>41</sup>

« Et c'est à ce moment précis que la représentation satanique de Nyarlathotep entre en jeu. Dans *The Dream-Quest of Unknown Kadath*, Lovecraft le décrit comme un ange déchu, un Lucifer tout droit sorti du Paradis perdu de Milton [...]. Bien évidemment, lorsque sa mission l'oppose à des êtres doués de raison, ces derniers le voient nécessairement comme l'Antéchrist. »<sup>42</sup>

Voilà, le mot est lâché : Antéchrist ! Le Nyarlathotep de Lovecraft est la préfiguration de l'Antéchrist à venir. On comprend qu'une telle vision l'ait fait frémir et gémir d'angoisse.

Voici donc la venue de l'Antéchrist, telle que nous la prophétise Lovecraft dans un récit de 1920. Avant de se révéler définitivement, l'Antéchrist est déjà venu hanter les rêves d'un homme :

« Je ne sais exactement quand tout cela a commencé, mais c'était il y a plusieurs mois. La tension ambiante était insupportable. Aux problèmes sociaux et politiques venait s'ajouter la crainte inexplicable qu'un atroce péril menaçait, un péril généralisé tel qu'on peut seulement l'imaginer dans ses pires cauchemars. Je me souviens que les gens avaient tous le teint pâle et que l'inquiétude se lisait sur leur visage ; ils se chuchotaient des avertissements et des prophéties que personne n'osait consciemment répéter, ni même reconnaître avoir entendu. Un terrible sentiment de culpabilité pesait sur le pays et le néant interstellaire libérait des courants glacés [...]. Même les saisons avaient été affectées par cet atroce bouleversement : la chaleur de l'automne s'était prolongée bien plus longtemps que de coutume et tout le monde pensait que notre planète, et peut-être même le reste de l'univers, venait d'échapper au contrôle des dieux et des forces que nous connaissions pour se retrouver sous l'emprise de puissances mystérieuses. C'est à ce moment que Nyarlathotep sortit d'Égypte. Personne ne savait qui il était vraiment, mais le sang des premiers Égyptiens coulait dans ses veines et il ressemblait à un pharaon [...]. Il prétendait être sorti de ténèbres longues de vingt-sept siècles et avoir entendu des messages en provenance de lieux extérieurs à notre planète. Élané, sinistre et basané, Nyarlathotep pénétra dans notre monde civilisé, ayant toujours avec lui d'étranges instruments de verre ou de métal qu'il combinait entre eux pour obtenir des machines plus stupéfiantes encore. Il parlait beaucoup des sciences (l'électricité et la psychologie) et donnait des représentations dont les spectateurs ressortaient sans voix et qui ne faisait que le rendre plus populaire à chaque fois. [...] Partout où Nyarlathotep se

<sup>40</sup> Voir la lettre de Lovecraft à Reinhardt Kleiner datée du 14 décembre 1920.

<sup>41</sup> Christopher Frayling, *Les rêves des noms éteints : ce qu'enseigne le sommeil*

<sup>42</sup> Robert M. Price, *op. cit.*

rendait, tout le reste disparaissait et les dernières heures de la nuit résonnaient des cris des rêveurs. Jamais les cauchemars n'avaient posé un tel problème d'ordre public [...]. Je me souviens du jour où Nyarlathotep arriva dans ma ville [...]. Un ami m'avait parlé de lui et de ses révélations fascinantes, tant et si bien que je mourais d'envie d'explorer ses mystères. Mon camarade prétendait que les envoûtants secrets de Nyarlathotep étaient plus horribles et plus impressionnants que l'on ne pouvait l'imaginer, qu'il projetait sur son écran blanc des prophéties qu'il était le seul à oser faire et que les étincelles qu'il générait arrachaient aux hommes ce que personne ne leur avait jamais volé jusque-là, ce que l'on ne voyait que dans le fond de leurs yeux. Et c'est vrai que j'avais entendu dire, à l'étranger, que ceux qui connaissaient Nyarlathotep étaient capables de voir des choses auxquelles les autres restaient aveugles. C'est dans la chaleur de l'automne que je me mêlai à la foule nocturne venue admirer Nyarlathotep. La nuit était étouffante, l'escalier interminable et la salle bondée [...]. Puis les étincelles apparurent autour des spectateurs, dont les cheveux se dressèrent tandis que des ombres indescriptibles venaient se poser sur leur tête. J'avais pour ma part l'esprit plus logique que les autres, et quand je bougonnais en tremblant qu'il s'agissait d'une imposture et de simple électricité statique, Nyarlathotep nous fit sortir et redescendre l'escalier sans fin pour nous livrer à la nuit chaude et moite. Les rues étaient désertes. Je hurlai à tue-tête que je n'avais pas peur, que je n'aurai jamais peur, et d'autres m'imitèrent pour se rassurer. Nous nous jurâmes mutuellement que la ville n'avait en rien changé, qu'elle était toujours aussi vivante... »<sup>43</sup>

Perturbé, Lovecraft se fait ici le chantre d'une humanité nouvelle, moins humaine, ou de façon scabreuse sur-humaine, ayant fait siens les préceptes du *Livre de la Loi* d'Aleister Crowley. Un nouvel âge se dessine à travers les transformations morales en cours parmi les hommes. Une sauvagerie sans frein s'empare des êtres et les livre impitoyablement les uns aux autres. Voici l'âge que vient prêcher, annoncer, inaugurer Nyarlathotep :

« Il ne serait pas difficile de savoir quand ce temps serait venu car, alors, l'humanité serait tout à fait semblable aux Grands Anciens ; libre et fouguese, au-delà du bien et du mal, les lois et les morales rejetées, tous ses membres criant, tuant, se divertissant joyeusement. C'est alors que les Anciens, libérés, leur enseigneraient de nouvelles manières de crier et de tuer, de se divertir et de jouir de leur existence ; puis toute la terre s'enflammerait dans un holocauste d'extase et de liberté. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces voies anciennes et faire pressentir la prophétie qui annonçait leur retour. »<sup>44</sup>

Le simple bon sens voudrait que l'on repousse d'un revers de main une telle perspective. En effet, l'humanité n'a rien à y gagner. Cependant, « c'est ainsi que Nietzsche et Crowley voyaient les choses. Antéchrist auto-proclamés, ils ne pensaient pas annoncer la venue du mal, mais savaient que leurs contemporains les percevraient comme tels en raison de leurs valeurs hors norme. Comme tout le monde le sait, les protagonistes de Lovecraft livrent un combat d'arrière-garde contre le fait que leur monde rationnel est entré en contact avec « une connaissance supérieure », qui l'invalide et le rend caduque. Ces individus pathétiques tentent de lutter contre une vérité qui ne paraît maléfique que parce qu'elle est contraire à l'optique égocentrique qu'ils ont de l'univers. »<sup>45</sup>

Ainsi, notre monde et ses valeurs seraient-ils dépassés ? Plus radicalement encore, ils seraient en voie de connaître une « inversion salutaire » ! Entre la sourde violence de la banalité quotidienne et la violence inaugurale d'une ère métaphysique de l'horreur, certains semblent vouloir trancher en choisissant la course en avant vers le pire. Avec effarement, on découvre ici un Michel Houellebecq inédit, lecteur converti à l'angoisse lovecraftienne, et qui soutient l'idée d'une perte de l'équilibre moral dans le gouffre d'une horreur cosmique profanatrice et dévorante. À ce titre, la

---

<sup>43</sup> H.P. Lovecraft, *Nyarlathotep*, 1920 (Trad. Éric Holweck)

<sup>44</sup> H.P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*, 1926

<sup>45</sup> Robert M. Price, *op. cit.*

perte du sens, qu'il regarde comme le cancer de l'Occident, peut et doit trouver son terme dans l'apothéose du Mal :

« Humain du XXe siècle finissant, ce cosmos désespéré est absolument le nôtre. Cet univers abject, où la peur s'étage en cercles concentriques jusqu'à l'innommable révélation, cet univers où notre seul destin est d'être broyés et dévorés, nous le reconnaissons absolument comme notre univers mental. Et, pour qui veut connaître l'état des mentalités par un coup de sonde rapide et précis, le succès de Lovecraft est déjà à soi seul un symptôme. Aujourd'hui plus que jamais, nous pouvons faire nôtre cette déclaration de principe qui ouvre *Arthur Jermyn* [récit composé par Lovecraft en 1920] : « La vie est une chose hideuse ; et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse ». Le paradoxe est cependant que nous préférons cet univers, aussi hideux soit-il, à notre réalité. En cela, nous sommes absolument les lecteurs que Lovecraft attendait. Nous lisons ses contes exactement dans la même disposition d'esprit qui les lui a fait écrire. Satan ou Nyarlathotep, qu'importe, mais nous ne supporterons plus une minute supplémentaire de réalisme. Et, s'il faut tout dire, Satan est un peu dévalué par ses rapports prolongés avec les détours honteux de nos péchés ordinaires. Mieux vaut Nyarlathotep, froid, mauvais et inhumain comme la glace. Subhaquha Nyarlathotep ! »<sup>46</sup>

Inversion totale et blasphématoire de la vertu théologale d'espérance, la délivrance attendue n'est plus ici celle du salut par le Christ, mais celle qui n'en est pas une, sous le joug implacable du règne infernal de l'Antéchrist !

« Si les chrétiens conventionnels considèrent que les miracles gnostiques ne sont autres que « l'œuvre de Satan » (Ap. 2.24), les gnostiques, eux, y voient « les plus profonds mystères de Dieu » (1 Corinthiens 2.10). [...] Je suis persuadé qu'une bonne compréhension des relations théologiques que j'ai exposées dans les pages précédentes<sup>47</sup> est nécessaire si l'on souhaite saisir la supposition sous-jacente à chaque histoire de Nyarlathotep écrite par Lovecraft, à savoir que le chaos rampant est vénéré par un culte important, même si ce dernier n'est jamais mentionné. Pour ses disciples, Nyarlathotep est un dieu et ses mystères sont sacrés, même si cela peut paraître terrifiant pour les autres. C'est ce que j'espère avoir réussi à faire comprendre dans ces quelques lignes. Iä ! Nyarlathotep ! »<sup>48</sup>.

Que d'adeptes ! Cependant, le règne de l'Antéchrist ne dure qu'un temps et sa défaite doit être complète et définitive, pour la plus grande gloire de Dieu et de Ses élus. C'est ce que nous pouvons lire dans la Bible au Livre de l'Apocalypse.

---

<sup>46</sup> Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, éd. du Rocher, 1991

<sup>47</sup> Robert M. Price, *op. cit.*

<sup>48</sup> *Ibid.*